

Bernadette Bost

Université Lyon 2

Boy-Żeleński et Przybyszewski: regards croisés

Résumé

Initialement étroites entre juin 1898 et l'hiver 1899–1900, à Cracovie, les relations de Tadeusz Boy-Żeleński et Stanisław Przybyszewski se sont ensuite distendues et pratiquement rompues du fait de l'éloignement géographique et de l'évolution de la personnalité de Boy. En s'appuyant sur les références de chaque écrivain à son ancien compagnon de bohème, cette communication expose les regards croisés des deux écrivains et les jugements de chacun sur l'autre, avant de confronter leurs tempéraments, leurs conceptions littéraires et leurs visions du monde.

Słowa kluczowe: Boy-Żeleński Tadeusz, Przybyszewski Stanisław, teoria literatury, Młoda Polska, przekład

Mots clés: Boy-Żeleński Tadeusz, Przybyszewski Stanisław, théorie littéraire, Jeune Pologne, traduction

Tadeusz Boy-Żeleński et Stanisław Przybyszewski se sont rencontrés quelques semaines après l'arrivée à Cracovie, à l'automne 1898, du « Geniale Pole » auréolé de sa gloire berlinoise, et ils se sont fréquentés pendant une période assez courte : guère plus d'un an. Przybyszewski a 30 ans, Boy 23. Étudiant en médecine pas très assidu, il passe beaucoup de temps à jouer aux cartes et il va se joindre à la bande de fêtards trainards qui entourent rapidement la nouvelle coqueluche de l'avant-garde littéraire, dans les cafés, dans les rues de Cracovie ou dans son appartement. Ils ne se parlent pas beaucoup. Ils évoque-

ront l'un et l'autre (Przybyszewski dans *Moi współcześni*¹, Boy-Żeleński dans l'article *Fortepian Stacha*²) des échanges de regards, regards curieux puis de connivence peut-on supposer. Boy ne participera pas à l'aventure éditoriale de la revue *Życie*, dont Przybyszewski devient bientôt le rédacteur en chef ; il ne semble pas s'intéresser à ces combats sous la bannière de l'art pour l'art. Il s'intéresse davantage à la troublante Mme Przybyszewska, Dagny, qu'il essaiera vainement de consoler des frasques de son mari et pour qui il cherchera à trouver de l'argent, y compris en signant un engagement dans l'armée autrichienne. Passons sur ces faits auxquels le biographe de Boy Józef Hen consacre un chapitre³.

La relation des deux hommes va se terminer une nuit de l'hiver 1899–1900, quand au terme d'une beuverie Przybyszewski abandonne son ami sur un banc, après l'avoir gentiment recouvert de neige. Boy contracte une pneumonie ; quand il en réchappe, Dagny a quitté la Pologne, Przybyszewski vit de nouvelles aventures sentimentales avec des femmes de Lvov, la revue *Życie* est morte.

Les deux amis ne se reverront pas, vivant dans des villes ou même des pays différents. Ils ne s'oublieront pas néanmoins et faute d'échanges épistolaires (à une exception près : quand Przybyszewski répond par une lettre très chaleureuse⁴, en avril 1922, à l'envoi d'une contribution de Boy à la construction du lycée polonais de Gdansk, pour lequel il lève des fonds), c'est plutôt dans leurs textes de souvenirs respectifs qu'on peut étudier leurs relations.

Une fascination de jeunesse

L'étendue des pages qui chacun consacre à l'autre n'est certes pas équilibrée. Quelques paragraphes seulement chez Przybyszewski, dans *Mes contempo-*

¹ Varsovie 1959.

² « Kurier Poranny » 1930, n° 150. Repris dans le recueil *Znaszli ten kraj ?...* Voir *Pisma*, t. II, Varsovie 1956.

³ J. Hen, *Boy-Żeleński: blazen – wielki mąż*, Varsovie 1998, chapitre IV.

⁴ Très chaleureuse mais qui semble contenir une référence curieuse au « lien » représenté par Dagny. Voir le volume III de *Pisma*, p. 422, lettre du 25 avril 1922 :

« Niezmiernie mi drogi i sercu najbliższy Tadeusz !

Ogromną radość sprawiłeś mi Twoim listem – pierwszym, jaki w ogóle od ciebie odebrałem. Nigdyśmy o tym nie mówili, co nas tak bardzo łączy, a właśnie « to », nigdy nie wypowiedziane, w najgłębsze milczenie spowite, okazuje się silniejsze nad wszelkie wężły zwykłej przyjaźni, choćby [...]. »

« Mon infiniment cher Tadeusz, le plus proche de mon cœur !

C'est avec une immense joie que j'ai reçu ta lettre, la première que j'aie reçue de toi. Nous n'avons jamais parlé de ce qui nous unit tant, mais c'est « cela » justement, jamais exprimé mais enveloppé du plus profond silence, qui s'avère plus fort que les liens ordinaires de l'amitié [...]. »

(traduction de B. Bost ainsi que celles des autres citations de l'article.)

rains, beaucoup plus chez Boy-Żeleński, sous forme de feuillets dans le « Kurier Poranny » et les « Wiadomości Literackie », avant que les textes ne soient rassemblés dans des recueils comme *Ludzie żywi*⁵ ou plus tard *Znasz li ten kraj ?...*⁶

Or c'est Przybyszewski qui déclenche post-mortem l'avalanche d'écriture de Boy, en deux temps : au lendemain de sa mort (le 23 novembre 1927), puis lorsque Boy lit la seconde partie, publiée à titre posthume, de ses mémoires. Avant cette mort, toutefois, Boy a publié un premier texte intitulé *Cichy jubileusz* (un Jubilé sans tapage) en août 1923 dans le « Kurier Poranny » : l'article s'annonce comme une commémoration toute personnelle, inattendue chez un auteur qui brocardait les commémorations et autres jubilés, du 25^e anniversaire du retour en Pologne de Przybyszewski. En fait, Boy utilise le procédé rhétorique bien connu de la prétérition : il n'exprime là qu'un désir de commémorer, sans passer vraiment à l'acte. Et il se livre à un plaidoyer en faveur des matériaux biographiques, voire des « potins » qu'il estime plus intéressants parfois que les productions littéraires. Le jugement ambivalent sur l'ancien ami se lit déjà en filigrane. Les nombreux feuillets à venir consacrés tout ou partie à Przybyszewski, entre 1927 et 1931, développeront cette esquisse sous des éclairages contrastés.

Avant plus de précisions sur la façon dont Boy voyait Przybyszewski, quelques mots sur la perception que Przybyszewski avait de lui.

Le Boy qu'a connu Przybyszewski, c'est « Boy avant Boy » si l'on peut dire, le garçon dissipé qui cherche sa voie et repousse le moment de s'engager dans une carrière. Une vingtaine d'années plus tard, l'auteur de *Moi współcześni* exprime une surprise admirative devant ce que ce jeune homme est devenu : non seulement parce qu'il a terminé ses études de médecine et créé l'institution de la « Goutte de lait », mais surtout pour sa valeur d'« artiste » et d'écrivain ayant montré « cette maîtrise exceptionnelle de la langue polonaise dans ses beautés les plus secrètes et, pourrait-on croire, tout à fait inaccessibles ! » « Rarement », ajoute-t-il, « créateur a pénétré aussi profondément dans les arcanes de la langue polonaise que Boy »⁷. Il lui rend hommage pour cet « art infiniment difficile qu'on appelle la traduction », qu'il qualifie de « récréation »⁸. Mais là ne s'arrêtent pas ses compliments (on sait que Przybyszewski n'en est jamais avare) : il présente Boy comme le mémorialiste tout

⁵ Varsovie, 1929.

⁶ Varsovie, 1932.

⁷ « [...] co Boy zdziałał, nie tylko graniczy z twórczością, ale nią jest w całym tego słowa znaczeniu, choćby już tym niesłychanym opanowaniem języka polskiego w jego najtajniejszej i zdawałoby się całkiem nieprzystępnej piękności ! – Rzadko który twórca wniknął tak głęboko w arkana języka polskiego, jak właśnie Boy [...] » (*Moi współcześni*, p. 322).

⁸ « A jak niezmiernie trudnym kunsztem jest tak zwane tłumaczenie, które wtedy tylko ma sens, o ile staje się odwrotnością [...] » (*ibidem*, p. 322).

désigné de la Jeune Pologne : « personne d'autre que lui ne serait davantage recommandé pour cette tâche »⁹, répète-t-il.

En se reportant à leurs années cracoviennes, il glisse aussi un souvenir personnel qui met en lumière la lucidité du jeune Boy devant les folies de son aîné, toujours prêt à se ruiner pour la première troupe de tziganes venue qui enchantait ses nuits alcoolisées ; lucidité sans cruauté, empreinte d'une « compréhension profonde, une sorte de bienveillante affection »¹⁰.

Voilà donc pour la présence de Boy avant Boy dans la mémoire de Przybyszewski. On remarque qu'il ne parle pas de l'intérêt que le jeune Żeleński portait à Dagny, ce qui n'est pas étonnant puisque le nom de Dagny a été presque entièrement censuré dans *Moi współcześni*.

Plus complexe et plus ambivalent a été, au fil des articles, le jugement de Boy sur Przybyszewski ; plus sincère aussi sans doute dans son ambivalence même, car le premier ne pratiquait pas l'art du mensonge diplomatique que le second semble avoir poussé à un très haut degré (et sur lequel il s'est d'ailleurs expliqué). Nous aborderons successivement les points de vue de Boy sur l'homme et sur l'écrivain Przybyszewski, avant de proposer un face-à-face ou dos à dos des deux écrivains.

Dans l'article de 1923 « Un jubilé sans tapage », l'éloge est associé à une interrogation sur le rôle et l'influence de Przybyszewski :

« Ce qu'il a fait avec nous, ce merveilleux hypnotiseur d'âmes – je ne sais pas ; en quoi consistait cette influence magnétique, salutaire pour les uns, meurtrière pour d'autres, mais si puissante que personne ne pouvait y rester indifférent ? »¹¹

A la fin du texte, toutefois, Boy exprime sans ambages sa reconnaissance, sa « dette » envers son ancien ami, à qui il dit devoir « les fondements de [son] humanité » – « *którem zawdzięczam podwaliny swego człowieczeństwa* » –, expression très forte avec cette image empruntée à l'architecture (*podwaliny*) et ce « *człowieczeństwo* » riche d'acceptions multiples à l'égal du français « humanité ». Comme si Boy devait à Przybyszewski de s'être construit en tant homme. Voilà bien le genre d'hommage qu'on rend à un maître, un initiateur, un mentor.

Fera écho à ce texte, sept ans plus tard, dans le feuilleton « *Connais-tu ce pays?...* », cette confidence :

« Quand il buvait en me regardant spécialement dans les yeux, de son diabolique regard oblique, tout vraiment fondait en moi d'admiration et de tendresse, j'avais

⁹ « nikt inny prócz niego nie byłby więcej do tego powołany [...] » (*ibidem*, p. 323).

¹⁰ « A na to patrzył Boy z głębokim zrozumieniem, niemal z dobrotliwym ukochaniem [...] » (*ibidem*, p. 323).

¹¹ « Co on z nami robił, ten cudowny hipnotyzer dusz – nie wiem ; na czym polegał ten magnetyczny wpływ, dobroczynny dla jednych, zabójczy dla drugich, ale tak mocny, że nikt nie mógł zostać nań obojętny ? » (*Cichy jubileusz*, reprise dans *Wspomnienia, Oeuvres complètes*, vol. II, p. 256).

le sentiment que mon cerveau, mon âme, mon cœur s'ouvraient ; que dans ses mains, que j'aurais baisées avec joie à ce moment-là, je devenais un homme. Je sais que ce que je dis sent le mysticisme mais ils se trompent beaucoup ceux qui prétendent que je suis incapable de sentiment mystique. Au contraire, j'en suis capable, trop capable... »¹²

Il est intéressant que ce texte de récit se termine par une réflexion au présent, comme si le Boy « hypnotisé » par Przybyszewski était resté près de vingt-cinq ans plus tard, pour une part de lui-même, sous le charme. Certes la virtuosité du poète au piano et la chaude ambiance de ces soirées alcoolisées y étaient pour quelque chose, mais ces éléments ne suffisent pas à tout expliquer.

Ce rapport fusionnel, puissamment affectif, n'excluait pas un mouvement opposé de prise de distance, dans lequel Boy voyait Przybyszewski comme une figure tragico-bouffonne aux prises avec le destin. Dans *Le piano de Stach*, il écrit :

« Il est frappant que la vie de ce poète, tourmentée, tragique, jonchée de cadavres, était en même temps un spectacle grotesque permanent, marqué par une succession d'anecdotes des plus comiques ; elle a été presque jusqu'au bout une sorte de farce macabre qui entraînait dans son jeu tout son entourage »¹³.

Voir le jeu, ce n'est évidemment plus subir la maîtrise, mais cela n'implique pas pour autant un jugement négatif. En spécialiste de l'humour, Boy était bien placé pour apprécier les anecdotes comiques et la farce, fût-elle macabre ; quant au tragique, pour le percevoir il faut le connaître intimement, et il ne s'agit plus là de recul mais encore, peut-être, d'une forme d'empathie.

Et puis Boy, amateur de spectacles, ceux de la scène comme ceux de la vie, avait trouvé en Przybyszewski un personnage, au sens fort du terme, et même un héros de roman. Dans ses feuilletons consacrés au « Stachu » de Cracovie, il se repaît de ces situations, souvent tragico-bouffonnes elles aussi, où ce héros dépasse toute mesure, comme lorsqu'il dérange un vieux prêtre désireux de siroter tranquillement sa vodka en lui demandant de le confesser immédiatement. Il note d'ailleurs dans l'article *Le bassin de fermentation du*

¹² « A kiedy przepił specjalnie do mnie, patrząc mi w oczy swymi skośnymi diabelskimi oczami, doprawdy wszystko topniało we mnie z uwielbienia i czułości, miałem uczucie, że mi się otwiera mózg, dusza, serce ; że w jego rękach, które byłbym radośnie całował w tej chwili, staję się człowiekiem. Wiem, że to, co mówię, traci mistyką, ale bardzo się mylą ci, którzy twierdzą, że jestem niezdolny do pojmowania mistyki. Przeciwnie, bardzo jestem zdolny, za bardzo. » (Texte reprise dans le recueil *Znasz li ten kraj ?..., Oeuvres complètes*, vol. II, p. 118).

¹³ « Otóż uderzające jest, że życie tego poety, udręczone, tragiczne, zasłane trupami, było zarazem ciągłą groteską, znaczyło się pasmem najkomiczniejszych anegdot ; było niemal do końca jakąś makabryczną farsą, która wciągała w grę całe otoczenie. » (*Fortepian Stacha*, p. 104).

génie, commentaire de lettres écrites par Przybyszewski adolescent, que ces lettres valent « un roman sur lui-même »¹⁴.

Nous n'avons donc pas l'impression que Boy ait ressenti spontanément de l'inimitié envers Przybyszewski, comme tant d'autres qui après avoir été séduits sont devenus ses adversaires déclarés plus ou moins officiellement, de Lutosławski à Miciński ou même Sewer-Maciejowski, qui le traitait de « canaille » dans sa correspondance.

Le seul point qui ait amené Boy à prendre position contre l'homme, c'est le fameux *Mensonge de Przybyszewski* stigmatisé dans l'article ainsi intitulé des « Wiadomości Literackie », mais on touche là à l'aspect le plus dérangeant de l'auteur de *Moi współcześni* : ce mensonge est en fait le reniement de sa première épouse légitime Dagny, pour des raisons sans doute plus complexes que la simple crainte d'irriter une nouvelle compagne folle de jalousie. Boy n'a pas de mal à prendre son ancien mentor en flagrant délit de mensonge quand celui-ci prétend que des textes écrits à l'époque où il vivait en étroite communion avec Dagny ont été inspirés par la deuxième épouse, qu'il ne connaissait pas encore en ce temps-là. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette affaire qui, partie d'un article d'humeur de Boy, l'a amené à constituer un véritable dossier d'accusation¹⁵.

On comprend que Boy n'ait pu accepter de voir Przybyszewski renier une femme que lui-même avait aimée. et on est fondé à se demander si cette déception causée par les faiblesses et trahisons de l'homme n'a pas incité Boy à évaluer assez sévèrement l'œuvre même de l'écrivain.

Boy lecteur de Przybyszewski

Si on devait résumer son jugement à l'emporte-pièce, on pourrait dire que pour Boy, seules les œuvres de Przybyszewski écrites en allemand, dans sa période berlinoise, ont une indiscutable valeur. Dans « Éclats et misère de la langue polonaise » (il faudrait peut-être traduire « d'une » langue polonaise, celle d'un auteur précis), il demande où est passée l'œuvre de cet écrivain qui vient de mourir, et il affirme :

« Toute la première richessedeson âme a suscité un enchantement immédiat dans une langue d'ailleurs ; il a brillé comme un météore dans une littérature étrangère où il a disparu »¹⁶.

¹⁴ « Listy Przybyszewskiego to powieść o nim samym [...] ». (*Kadź z fermentującym geniuszem*, inséré dans *Ludzie żywi*, Varsovie 1924, et *Pisma*, t. III, p. 16).

¹⁵ cf. *Kłamstwo Przybyszewskiego* (« Wiadomości Literackie » 1928, n° 39, inséré dans *Ludzie żywi*, et *Pisma* t. III, p. 51, suivi de notes relatives à la polémique qui s'ensuivit.

¹⁶ « Całe pierwsze bogactwo swej duszy zaklął z razu w cudzej mowie ; błysnął jak meteor w obcym piśmiennictwie i zniknął zeń » (*Blaski i nędze mowy polskiej*, « Wiadomości Literackie » 1928, n° 30, *ibidem*, p. 32).

Son théâtre ? « aucun théâtre n'a le courage de [le] reprendre ». Ses romans ? « des rebuts ». Ses rhapsodies ? Oubliées, devenues « des raretés de bouquinistes »¹⁷. Conclusion : l'homme a été « un phénomène vivant plus que littéraire ». Et il écrit :

« [...] malgré tous les brasiers qui ont enfiévré notre langue, il n'a peut-être pas laissé d'œuvre polonaise dans laquelle il eût donné sa pleine mesure »¹⁸.

Il sauve toutefois deux choses, dans « Le bassin de fermentation du génie » : la première partie de *Mes contemporains* (il a raison car c'est une texte admirable à bien des égards) et les lettres de jeunesse.

Pourquoi, à ces deux exceptions près, cette préférence pour les œuvres en allemand ?

La raison n'est pas seulement qu'elles auraient été écrites sous l'influence de Dagny. Boy a pu être sensible à la confiance de l'auteur de *Moi współcześni* sur la magistrale leçon de style qu'il a reçue un jour à Berlin de Richard Dehmel, dont il dit « il était pour moi un éperon, et aussi, bien souvent, un fouet »¹⁹. Le Przybyszewski de cette époque n'avait toutefois pas le goût de l'intempérance langagière : il pouvait se montrer très critique devant ce qu'il appelait « Des mots gonflés, boursoufflés, ampoulés, atteints d'*elephantiasis* [...etc.] »²⁰ chez certains romantiques allemands, et il appréciait le travail de dégraissage qu'a fait subir occasionnellement Richard Dehmel à sa langue allemande, fût-elle « chopinisée » [« szopenizowany »].

Le résultat de ce dégraissage ne pouvait que plaire à Boy, allergique aux excès en tout genre. Même avec de maigres rudiments d'allemand et une connaissance bien insuffisante de la langue polonaise, on peut être passionné – et quiconque s'intéresse aux problèmes de langue et de traduction l'est forcément –, par le feuilleton « Éclat et misère de la langue polonaise » où Boy compare magistralement de mêmes passages écrits successivement en allemand et en polonais par Przybyszewski. Il déplore qu'il ait ça et là « [chaussé] inconsidérément les cothurnes de la prose poétique »²¹ (avis qu'aurait sans doute partagé le jeune Stach écrivant à Paulina et plaidant pour un écrit aussi spontané que le langage « parlé »).

¹⁷ « [...] wstrząsnął sceną polską swymi utworami scenicznymi, których dziś żaden teatr nie ma odwagi wznowić, tak wytały jest ich ogień. [...] Mało kto zna dziś poetę, którego rapsody są rzadkością antykwarą [...] ; zostaną skrzętnie [...] powieścicła – te niezbyt godne odpadki jego twórczości. » (*ibidem*).

¹⁸ « I mimo wszystkich żarów, jakimi rozgorączkował naszą mowę, nie zostawił może polskiego dzieła, w którym by dał swoją pełną miarę. » (*ibidem*).

¹⁹ « był dla mnie ostrogą, a nieraz i harapem ». (*Moi współcześni*, I, XVI, p. 176).

²⁰ « Nabrzmiałe, napęczniałe, nadęte słowa, chorujące na *elephantiasis* [...] » (*Moi współcześni*, I, XII, p. 129). Przybyszewski emploie ces expressions à propos de ce qu'il considère comme une inflation verbale chez les romantiques allemands.

²¹ « W polskim języku Przybyszewski od początku wchodzi niebacznie na koturn „poetyckiej prozy” » (*Blaski i nędze mowy polskiej*, p. 37.)

En étudiant *De profundis* ou *W godzinie cudu*, Boyréprouve l'ajout d'adjectifs dans la version polonaise, les répétitions, une tendance à l'hyperbole, à l'excès qui selon lui banalise le texte.

Or si l'analyse fine de Boy, étayée sur des comparaisons très précises, est tout à fait convaincante, quelques éléments peuvent la tempérer :

D'une part, Boy a souvent mené une « croisade » contre un certain usage exagérément fleuri de la langue polonaise. Un mois et demi avant la mort de Przybyszewskiet plus de neuf mois avant le feuilleton que je viens de citer, il écrivait dans le « Kurier Poranny », le 5 octobre, l'article *Sur la dévaluation et la valorisation de la langue polonaise*²² en prenant chez ses confrères journalistes, notamment, des exemples éloquents d'« hydropisie » (comme aurait dit Przybyszewski lui-même) de la métaphore. Ses analyses sont savoureuses et nous pouvons noter au passage que Boy manifeste là un talent et des intuitions de véritable linguiste, anticipant parfois les recherches d'un Oswald Ducrot sur le discours implicite. Par conséquent, il trouve chez nombre de ses concitoyens un défaut qui l'agace (à juste titre sans doute) chez Przybyszewski lui-même. Si ce n'est que Przybyszewski a l'excuse de s'inscrire, dans sa poésie du moins, dans un courant symboliste qui faisait volontiers un usage intempérant des images, et que son bonheur d'entrer dans une langue polonaise dont il fut assez longtemps privé peut justifier des accès ou excès d'« imagerie romantique ».

Une deuxième remarque concerne le fait que Boy se rappelle avoir été séduit peu après l'arrivée de Stach à Cracovie, ainsi que les autres membres de la « bande », par la lecture à haute voix que le poète fit de son *Vigilien*, puis très déçu (comme les autres présents, dit-il), par la lecture de la traduction *Wigilie*. Autant la formule finale *O Sehnsucht du !* plongeait l'auditoire dans l'extase, autant « *Tęsknota ty !* »²³ tombait à plat. Pour un lecteur français, ces deux formules ont également le charme d'invocations dans une langue étrangère, et c'est sans doute le français « O toi, désir ! » qui semblerait réducteur et « plat », peut-être parce que dans « *Sehnsucht* » ce lecteur entend la recherche de l'être, et dans « *tęsknota* » à la fois le désir, la soif métaphysique et la nostalgie d'un paradis perdu, alors que dans « désir » il n'entend que « désir ». La poésie est souvent plus belle en langue étrangère...

Troisième remarque : Le passionné des mots qu'était Boy, et surtout le virtuose de la traduction, travail qui exclut la négligence et la facilité, pouvait-il pardonner à son ancien mentor de s'être montré si peu soucieux de la qualité des traductions de ses textes allemands qu'il la confiait à n'importe qui en la payant de rasades de vodka²⁴ ?...

²² *O dewaluacji i waloryzacji języka* (« Kurier Poranny » 1927, n° 276 et *Plotki, Plotki*, Varsovie 1927 ; reprise dans *Reflektorem w mrok*, Varsovie 1978, p. 586 et suite).

²³ « I kiedy doszedł do owego „Tęsknota ty !”, miałem uczucie, że coś padło na płask; » (*Blaski i nędze mowy polskiej*, p. 36).

²⁴ Voir à ce propos *Blaski i nędze mowy polskiej*, p. 34.

Le seul point sur lequel on a plus de mal à croire Boy, c'est quand il affirme que Przybyszewski n'a jamais appris le polonais puisqu'il fut scolarisé dans un lycée allemand avant de partir pour Berlin. Comment peut-on admirer les lettres à Paulina et affirmer cela ? Le père instituteur n'avait-il pas su apprendre à parler sa langue à son fils ? Et la lecture assidue de Słowacki n'aurait-elle fait que corrompre cette pratique de l'idiome natal ? Boy ne prend-il pas des négligences de romancier pour une inaptitude fondamentale ?

Enfin, Boy a traité avec trop de désinvolture, à notre avis, le théâtre de Przybyszewski qui, au-delà de l'influence souvent patente de Maeterlinck, au-delà d'un climat d'époque qui a pu le démoder, au-delà des développements métaphysiques peut-être outrés d'une pièce comme *Śluby*, comporte bien des aspects intéressants voire novateurs. Boy n'a pas perçu la façon assez avant-gardiste dont Boy traduit le dédoublement de personnalité dans *Matka*, ni la force de l'étude de manipulation dans *Dla szczęścia* (qui peut évoquer *Les Créanciers* de Strindberg, même si Przybyszewski récusait l'influence strindbergienne), ni les jeux de clair-obscur de *Śnieg* qui avaient séduit Meyerhold, etc. Sans parler de la critique sociale contenue dans des pièces comme *Złote runo* ou *Gody życia*, pièces qui ne se contentent pas d'appliquer les préceptes énoncés dans *Confiteor*.

Mais il est vrai qu'à l'époque où Boy a pratiqué la critique théâtrale (à partir de 1919) et même touché à la programmation au Teatr Polski (1922–1923), les anciennes réussites dramatiques de Przybyszewski n'étaient plus au goût du jour (rien ne se démode plus vite que le théâtre), on ne les remontait guère que dans le cadre artificiel de jubilé, pas toujours bien apparemment). Boy a donc des excuses de s'être montré si condescendant.

Deux visions du monde, deux tempéraments

Finalement, entre les éloges hyperboliques du maître de jadis et la critique du mauvais écrivain, menteur de surcroît, un règlement de comptes s'opère. Et celui qui règle ses comptes est ce Boy qui peut-être est devenu « un homme » en s'insurgeant contre le « père » qu'a été jadis son jeune aîné.

C'est pour lui s'insurger contre une certaine idée de la littérature, d'abord. Non seulement Boy n'a pas subi l'influence littéraire de Przybyszewski, comme il le dit, mais il n'a jamais fait écho aux admirateurs de *Confiteor* et aux chantes de « l'âme nue ». Son modèle d'écrivain sera le Diderot de *Jacques le fataliste*, et dès lors il échappera aux vapeurs symbolistes de la fin du XIXe siècle pour prendre pied dans les lumières du XVIIIe.

Et là apparaît un des éléments qui oppose fondamentalement Boy-Żeleński et Przybyszewski, homme qui se déclare, lui, venu tout droit du Moyen-Âge gothique, temps qu'il considère comme celui de sa précédente incarnation.

D'autres traits les opposent, indépendamment même de leurs origines sociales : Boy est un homme des villes, fils d'artiste inséré dans la bonne société

cultivée alors que Przybyszewski, fils d'un modeste instituteur de campagne, a été profondément marqué par la nature non urbaine : il a écrit ses plus belles pages sur les étendues bourbeuses de la terre kujavienne, sur les rives du Gopło et tous les paysages d'eau, des étangs à la mer, une eau qui d'ailleurs est pour lui puissance symbolique plus encore qu'élément naturel.

On pourrait aussi opposer la libre-pensée de Boy à la religiosité de Przybyszewski, qu'elle revête les formes d'une foi archaïque héritée des *Aïeux* de Mickiewicz, d'un prétendu « satanisme » ou du retour final à un catholicisme respectueux. Ce retour chez lui procède d'un mouvement centripète qui a poussé cet exilé, nourri de culture européenne, à revenir toujours (dès qu'il le pouvait) au pays, alors que Boy est animé par un mouvement centrifuge, projeté vers la France même s'il a vécu surtout à Cracovie ou Varsovie.

Antinomies ? Pôles qui se repoussent ? Sans doute. Mais le plus intéressant est peut-être ce qui a rapproché les deux hommes tout en les différenciant, des déclinaisons personnelles d'intérêts ou de fascinations partagés.

Sans prendre le risque de s'aventurer sur le terrain de la sexualité, on ne peut éviter de comparer leurs regards sur les femmes et la question du féminin. Au premier abord, on est tenté de voir le féminisme du côté de Boy exclusivement, ne serait-ce que pour les combats menés de front avec Irena Krzywicka, notamment sur la question de la « maternité consciente ». Quant à Przybyszewski, au-delà du mal qu'il a pu faire à des femmes qui lui étaient proches, et en dépit de son rêve symboliste d'androgynie, il a écrit, déjà dans *Na drogach duszy* et jusque dans *Moi współcześni*, des horreurs sur la féminité. Et pourtant... Son théâtre regorge de très beaux personnages féminins, femmes victimes d'un ordre social mâle, condamnées pour leurs tentatives d'assumer leurs désirs. A sa manière, il a milité pour leur libération.

Et faut-il vraiment opposer le Boy joyeux luron, l'humoriste vedette des beaux soirs du « Ballonet vert » à celui que Sienkiewicz trouvait bien triste et Żeromski très malheureux, le fameux « triste Satan » ? A les lire on voit qu'ils ont tous les deux un humour ravageur, dessinent des croquis irrésistibles de figures pittoresques : Przybyszewski peut esquisser une scène du plus haut comique en croquant, par exemple, un roi de Suède distribuant des cigares à ses troupes²⁵.

Tous les deux cultivent l'art du portrait en manifestant un remarquable goût de l'anecdote. La différence est que Boy se met volontiers lui-même en scène dans des récits anecdotiques (dans « Comment je suis devenu un homme de lettres », par exemple), revendiquant la valeur littéraire des petits faits réels²⁶. La position de Przybyszewski est plus ambiguë : il parle de lui mais refuse d'alimenter en confidences les historiens de la littérature (puisque la vie

²⁵ cf. *Moi współcześni*, I, XVIII, p. 192.

²⁶ *Jak zostałem literatem*, conférence de 1924 (recueil *Brewerie*, Varsovie 1926 ; reprise dans *Reflektorem w mrok*, p. 27 et suite).

n'est selon lui qu'un combustible pour nourrir le feu de l'œuvre, jamais un éclairage)²⁷.

Quoi qu'il en soit, si les deux écrivains savent l'un et l'autre bouffonner en maniant l'autodérision, Boy le fait en humoriste qui veut amuser la galerie, qui fait son numéro ; les bouffonneries de Przybyszewski sont plus dostoïevskiennes : il s'autoflagelle à la manière d'un Smerdiakov. Même si la part de mélancolie de Boy, sensible dans les témoignages de certains de ses proches comme Irena Krzywicka, fait écho parfois au sens du tragique de Przybyszewski.

Boy s'épanche moins, sans doute, dans ses phases sombres. Lui qui revendique le discours à la première personne n'en dit pas autant qu'on pourrait le souhaiter sur lui-même ou, comme aurait dit Przybyszewski, sur son âme. S'exprimait-il davantage dans les intonations de sa voix ? On aurait aimé entendre ces deux brillants causeurs, ces deux conférenciers, Przybyszewski avec sa voix assourdie, presque éteinte à la fin... Mais à quoi ressemblait la voix de Boy ? On lit ce témoignage surprenant dans *Mon siècle* d'Alexandre Wat :

« C'était un homme à l'élocution exceptionnellement difficile. Il zézayait, bégayait, bafouillait. Cela peut paraître paradoxal mais il avait la plus grande peine à faire des phrases normales »²⁸.

Les textes, eux, ne bafouillent pas mais on ne sait pas très bien où ce « moi » secret, qui selon Przybyszewski est l'objet de l'art, est allé se cacher. Reste qu'à lire les souvenirs de Tadeusz Żeleński comme de Stanisław Przybyszewski, on trouve deux formidables témoignages sur une époque et une histoire dont ils ont été l'un et l'autre des héros.

Bibliographie

- Boy-Żeleński T., *Pisma*, t. II, III, Warszawa 1956.
 Boy-Żeleński T., *Reflektorem w mrok*, Warszawa 1978.
 Hen J., *Boy-Żeleński: blazen – wielki mąż*, Warszawa 1998.
 Przybyszewski S., *Moi współcześni*, Warszawa 1959.
 Wat A., *Mon siècle*, entretiens avec Cz. Miłosz, traduit du polonais par G. Conio et J. Lajarrige, Éditions de Fallois /L'Âge d'homme 1989 pour la traduction française.

²⁷ cf. notamment les premières pages de *Moi współcześni*, dans lesquelles Przybyszewski conteste l'intérêt des connaissances biographiques sur les écrivains pour qui veut commenter leur œuvre créatrice.

²⁸ Alexandre Wat, *Mon siècle*, entretiens avec Czesław Miłosz, traduit du polonais par Gérard Conio et Jean Lajarrige, Éditions de Fallois /L'Âge d'homme, 1989 pour la traduction française, p. 282.